

International fashion culture

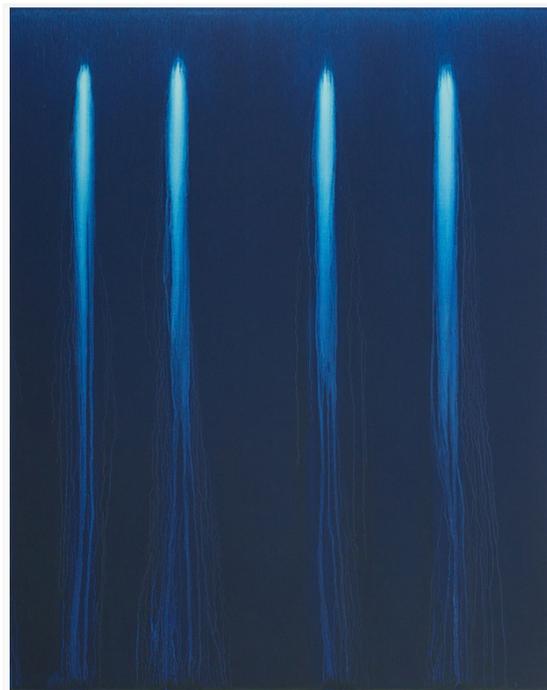
• par Clémentine Bony Devaux, historienne de l'art et
fashion victime•

International fashion culture, 16 juin 2016

La paix intérieure, Clémentine Bony-Devaux

LA PAIX INTÉRIEURE

La galerie Isabelle Gounod se situe au fond d'une petite cour fermée, dans le 3ème arrondissement de Paris. Quelques invités discutent devant la porte. J'entre. Une sérénité saisie instantanément le regardeur. La salle d'exposition n'est pas très grande, mais les œuvres ne manquent pas de puissance.



Luke Heng, Royal Stanza ©2016 LUKEHENG

De grands formats. Des toiles sur laquelle l'artiste Luke Heng utilise une peinture très liquide, qu'il conçoit lui-même. Il soulève la toile pour qu'elle s'écoule. Plusieurs couches sont nécessaires sur chacun des tableaux. Entre les différentes couches, Luke Heng m'explique qu'il doit patienter. Ce moment lui permet de réfléchir à la forme que sa toile doit prendre, mais également de faire le vide en lui. Il médite et construit les différentes épreuves que la toile devra subir.

International fashion culture

• par Clémentine Bony Devaux, historienne de l'art et
fashion victime •

International fashion culture, 16 juin 2016

La paix intérieure, Clémentine Bony-Devaux

Avant que la dernière couche ne soit complètement sèche, il emploie une seringue pour déposer des lignes de peintures. Elle s'écoule. La figure humaine apparaît, mais non sous la forme figurative. L'Homme est un signe comme les lettres d'un alphabet. Ces figures humaines sont également ces spectateurs qui s'immobilisent devant les toiles. L'artiste regrette que les regardeurs ne s'arrêtent pas plus longtemps devant ses œuvres. Ils vont trop vite, s'arrêtant uniquement quelques secondes. Ils n'ont pas le temps de voir les infinies variées de sa peinture. Ils ne remarquent pas les différences de teintes dues aux coulures et aux couches successives. Daniel Arasse disait toujours que pour voir véritablement une toile, il faut s'arrêter pendant au moins quinze minutes. S'asseoir et regarder. Les éléments commencent alors à prendre vie, des détails apparaissent, ou la sérénité nous gagnent, notre regard plongeant dans la profondeur des bleus employés par Luke Heng.

Lorsqu'il regarde ses toiles, soit lors des temps de séchage, soit lors de leur achèvement, il acquiert une paix intérieure. Il m'explique que la vie à Singapour est très mouvementée. Il y a beaucoup de bruit et d'agitation. La création de ses œuvres, lui permet de retrouver une certaine paix intérieure. Cependant, il ne faudrait pas réduire l'œuvre de Luke Heng à une simple méditation. Présentes aux côtés de ces toiles, des sculptures de format plus réduit, accrochées sur les murs interrogent le regardeur. D'une approche plus conceptuelle, elles reprennent le schéma des tableaux, mais en éliminant le toile de fond. Ne reste alors que le cadre et les deux lignes chromatiques, symbole de l'humain. Mais est-ce véritablement de la sculpture ? Posant cette question, il demande au regardeur de se questionner sur la définition même de la peinture. Pourquoi ces œuvres ne seraient-elles pas des peintures ? Il ne manque que la toile. Je lui demande si l'architecture joue un rôle dans la conception de ses sculptures. L'architecture de la galerie non, mais la lumière qu'elle donne oui. Les ombres procurent toute la profondeur nécessaire à ces sculptures pour se situer entre les deux arts. Une peinture sans toile, est-ce une sculpture ?

Pour sa première exposition solo à Paris, ce jeune artiste associe force et douceur, réflexion et méditation. Un magnifique moment qui se prolonge jusqu'au 20 juillet 2016 à la Galerie Isabelle Gounod.

Clémentine Bony-Devaux